

LES OMBRES DE PAUL

Cyrielle Mineur

Éditions ThoT
Roman

Cyrielle Mineur travaille dans le domaine de la comptabilité et du droit. Ce monde cartésien est pour elle un cadre d'exigence et de rigueur, en quelque sorte un exercice de vie. Cependant, elle aime passionnément la littérature et toutes les formes d'art, avec une prédilection pour le dessin et la peinture. Ces univers sont pour elle nécessaires à l'équilibre de sa vie. Son premier roman *Les Petits Gris* est l'aboutissement d'une volonté ancienne d'écrire. Le sujet s'est imposé à elle comme une évidence, la description d'un monde professionnel tyrannique, la représentation d'un univers qui se meurt et la difficulté pour Laetitia, le personnage du roman, de trouver sa voie et d'échapper à cet environnement impitoyable. *Les Ombres de Paul* présente l'héroïne à la recherche de son passé. Une intrigue familiale faite de sang et de douleur se dévoile petit à petit, au fil des pages.

PREMIÈRE PARTIE

*Celui qui passe à côté de la plus belle histoire de sa vie n'aura
que l'âge de ses regrets et tous les soupirs du monde ne sau-
raient bercer son âme...*

Yasmina KHADRA

RETOUR DE SÉMINAIRE

Le train roule depuis une heure trente, la voix du chef de bord nous annonce notre arrivée à Clermont-Ferrand pour 23 heures.

Je suis assise à l'arrière du train et mon voisin d'en face semble sortir de sa torpeur.

Je lui souris, c'était probablement l'une des dernières personnes civilisées avec laquelle je vais pouvoir engager une conversation sans que cela ne soit sujet à interprétation. Demain, je reprends la route pour le Cantal et il me faut retrouver ma peau de black.

Je m'y habitue progressivement. Il faut du temps pour accepter cet écart de perception entre ce que nous croyons être et la manière dont nous sommes perçus. Cela a suscité chez moi des sentiments contradictoires qui, au fil de ces trois longues années, ont fini par se transformer en une profonde lassitude face à la bêtise humaine. Il m'arrive encore de partir en vrille, de m'angoisser, d'être en colère, mais ces émotions finissent par s'atténuer face à une situation inexorablement définitive. Lutter contre un bloc de granit est inutile, la roche gagnera

toujours face à l'humain fait de chair et de sang. La rudesse du département ancestralement enclavé, isolé de toute pensée progressiste, recroquevillé sur lui-même, à la fois craintif et fier de son immobilisme, force, par sa capacité statique, malgré tout le respect.

J'observe mon voisin et hésite à engager la conversation, je ne veux pas l'importuner mais regrette cependant de ne pas oser. Je vais finir par perdre toute spontanéité.

Le jeune homme relève la tête et me demande si je descends à Vichy.

— Non, Clermont-Ferrand, et encore il ne s'agit que d'une étape, ma véritable destination est Aurillac.

Lui s'arrête à Clermont-Ferrand pour retourner voir ses parents. Il travaille à Paris comme auditeur dans un grand groupe. Je suis déçue. S'il m'avait laissé le temps, je l'aurais à coup sûr deviné. Le costume strict, en chemise et cravate, les cheveux coupés de près, l'ordinateur sur les genoux. Il me faut juste quelques échanges verbaux pour reconnaître le questionnement méthodique et précis de l'auditeur.

Cela nous fait cependant un bon sujet de conversation. De retour d'un séminaire de commissariat aux comptes, je suis au fait des évolutions de l'actualité dans ce domaine, nous appartenons quasiment à la même profession. Cela m'a toujours étonnée, cette rigueur naturelle, pour ma part il s'agit plus d'une obligation professionnelle à laquelle je reconnais des qualités salvatrices. Une forme d'exercice de vie, m'aidant à structurer ma pensée et mon trop-plein d'imagination ainsi que ma capacité compulsive à vouloir démarrer trop de projets en même temps au risque de ne pouvoir les suivre convenablement. Seul l'exercice d'un art comme les mathématiques, ou encore

mieux, d'un domaine comme la comptabilité ou l'audit apporte ce cadre conceptuel. En fait, pour moi, il s'agit plus d'un moyen de canaliser mon énergie et ma pensée. Je me garde bien de lui faire part de mes réflexions. Il finit par me demander quelle est ma profession et je lui réponds : « romancière ». C'est un petit mensonge et une demi-vérité. Je viens de publier mon premier roman. Cela ne semble pas le surprendre, ce qui est en soi tout à fait logique pour un auditeur. Les faits ne sont pas sujets à interprétations, ils se doivent juste d'être confirmés. Par conséquent, si mon voisin mène à bien sa mission, il doit par ses prochaines questions déterminer la véracité de mon propos. Confirmer ou infirmer mes dires. Je me suis involontairement engagée sur un chemin un peu tortueux.

Je jette un coup d'œil à la fenêtre, il fait déjà nuit et une pluie fine mais rapide vient s'abattre sur la vitre.

— Je m'appelle Armand, reprend mon voisin décidé à maintenir la conversation.

Je réplique poliment :

— Moi c'est Laetitia, contente de vous rencontrer.

— Quelle sorte de roman écrivez-vous ? insiste-t-il.

— Des intrigues, ce ne sont pas réellement des romans policiers mais il existe toujours une histoire destinée à maintenir le suspense.

— C'est intéressant, me dit-il, votre processus créatif est en fait structuré. Cela m'intéresse beaucoup de comprendre le procédé qui mène à la création.

Je souris.

— C'est normal que vous vous intéressiez à cette problématique au cœur des difficultés d'aujourd'hui. Nos entreprises doivent innover si elles veulent assurer leur pérennité et toute

la réflexion actuelle est de modéliser le processus d'innovation. Dans mon cas, il s'agit beaucoup moins d'une action volontaire que d'un cheminement naturel de mon imagination. C'est a posteriori que je constate les similitudes dans mes romans. Rien n'est construit au départ, c'est cela qui m'intéresse. L'histoire se crée au fur et à mesure. Je m'installe devant mon micro-ordinateur et les idées viennent naturellement. Bien sûr, il faut que je sois dans un état d'esprit particulier. Mais le récit se construit de lui-même. À aucun moment je ne l'ai réfléchi, en définitive ce sont mes mains qui le créent et non pas mon cerveau. Je devrais dire plus exactement que l'inspiration n'est pas consciente. Mes émotions, mes intuitions en sont la matière première. Elles prennent ensuite la forme d'un récit. Je n'irais pas jusqu'à dire que l'écrit véhicule une partie de mon inconscient mais je puise ces éléments dans tout ce que je n'ai pas réussi à formaliser consciemment. Tout ce que mon expérience de vie m'a permis d'appréhender sans prendre le temps de m'y attarder. Cela me libère de transformer ses flux et ses énergies en des mots. Vous voyez, ce processus est très éloigné de la modélisation volontaire d'un processus créatif.

Il semble sceptique.

— Je ne suis pas entièrement d'accord avec vous, me répond-il. Si nous sommes aujourd'hui si stériles dans notre approche du futur et incapables de le préparer, c'est parce que nous avons perdu cette capacité à utiliser à bon escient ce que nos sens nous transmettent comme informations. Nous rationalisons, conceptualisons mais nous ne sommes plus capables de ressentir. La spécialisation nous conduit aujourd'hui à ne plus pouvoir comprendre notre environnement dans sa globalité. C'est ce qui nous perd.

— Je vous l'accorde.

Et j'insiste :

— Cependant, cette spécialisation est nécessaire à beaucoup de nos activités dans un monde de plus en plus complexe. Prenez votre profession par exemple, il me semble que vous appartenez à un corps de métiers qui s'appuie sur des compétences très spécifiques. Vous avez dû, je suppose, pendant plusieurs années vous former, et votre connaissance complète de votre domaine d'activité prendra encore de longues années pour se parfaire.

LA CONVERSATION

Le jeune homme esquisse un demi-sourire et reprend :

— Vous décrivez bien le monde de l'audit. Si je souhaite y faire carrière, il me faudra effectivement passer par des étapes intermédiaires de plusieurs années chacune pour espérer pouvoir obtenir une reconnaissance professionnelle. Cependant, voyez-vous, quand je regarde ce parcours tracé devant moi, il me semble qu'il se justifie plus par une organisation volontaire de ma profession que par une nécessité d'accumulation d'expériences et de connaissances utiles à ma formation d'auditeur. Une de ces raisons provient de la structuration de notre travail. Nous sommes tenus de collecter un nombre très conséquent d'informations mais l'analyse de ces données reste, à mon sens, imparfaite. Les dossiers de travail bien remplis sécurisent notre mission en termes de responsabilité mais ne sont aucunement garants de son utilité. L'observation du terrain rend compte d'informations beaucoup plus utiles que la récupération d'un ensemble d'éléments chiffrés de toutes sortes tels que les statistiques, les analyses sectorielles et j'en passe. Je pense qu'une bonne compréhension du terrain est primordiale.

Le terme approprié serait d'ailleurs l'appréhension, pour emprunter la terminologie de Kant. Il s'agit de l'acte par lequel la conscience se représente le divers des perceptions. J'adore ainsi, quand cela est possible, me rendre aux premières heures dans l'entreprise et observer la prise de fonction des salariés. Lorsque cela est réalisable, j'aime qu'ils m'expliquent leur métier. Cela m'en dit beaucoup sur l'organisation du travail, son efficacité, les risques psychosociaux, la rentabilité de l'entreprise. Cette première approche est primordiale à mon sens et préférable en un premier temps à l'analyse des comptes de l'entreprise. Je reconnais qu'il s'agit peut-être d'une sensibilité toute personnelle qui m'aide à construire mon programme d'audit. Mais ces premiers contacts sont fondamentaux pour me permettre de déterminer les risques. Or, si je respectais à la lettre les préconisations professionnelles, la majeure partie de mon temps serait consacrée à analyser des documents. Dans un second temps bien sûr, je prends rendez-vous avec le chef d'entreprise. Si j'ai déjà, avant cette rencontre, intégré des impressions, elles me permettront d'avoir avec le dirigeant un entretien beaucoup plus construit. Mon questionnement sera plus abouti.

La voix du chef de bord retentit : « Dans quelques instants, Vichy ». Les personnes assises de l'autre côté de la rangée se lèvent, un couple avec deux enfants. Nous les regardons se préparer. Le plus petit, âgé d'environ deux ans, vient d'être réveillé et pleure. Son père le prend dans ses bras.

Mon voisin semble décider à poursuivre la conversation et me demande :

— Les scènes de la vie quotidienne comme celle-ci sont-elles pour vous source d'inspiration ?

— Probablement, mais je ne les note pas dans un carnet pour m'en souvenir. Si par contre, elles représentent un sentiment, une émotion particulière, il est fort probable que je conserverai la trace de ce que j'aurai ressenti et je raconterai une histoire analogue à un moment ou à un autre. Je serai libérée de mon ressenti une fois l'impression couchée sur papier.

Armand scrute mon visage. Son insistance me met mal à l'aise, il s'en rend compte et sourit.

— Excusez-moi, Laetitia, c'est mon défaut. J'observe beaucoup comme je vous l'ai déjà dit. À temps perdu, je dessine et je peins. Ce violon d'Ingres est essentiel à mon équilibre, ainsi je ne m'ennuie jamais. Il existe toujours quelque chose à observer, ne serait-ce qu'une luminosité particulière, une transparence jusque-là inconnue. Vous êtes-vous déjà intéressée au vide et à la transparence ?

Dessiner la transparence est un exercice très délicat. Nous pensons que cela signifie ne rien peindre. En fait, c'est absolument tout l'inverse. Les reflets d'un verre ou d'une bouteille vide sont fascinants. Pratiquer l'observation du vide est un exercice spirituel qui me réconcilie avec ma propre nature. C'est un moyen de se recentrer sur soi et de sortir de notre course effrénée vers des objectifs qui nous sont quotidiennement imposés.

Je m'entends répondre :

— Pour ma part, j'ai de la difficulté à apprécier le vide, je cherche toujours à le combler. Mon emploi du temps doit toujours être saturé de rendez-vous, de choses à faire, sinon je crains de perdre mon temps. La vacuité de mon existence m'apparaît dans ce cas évidente. J'évite à tout prix de vivre ce sentiment d'inutilité.

Tout en continuant à m'observer, il poursuit :

— La peur du vide dans notre société occidentale nous incite à accumuler, qu'il s'agisse d'expériences, de consommation. Elle n'a pas la même finalité dans la religion bouddhiste par exemple. Il s'agit plutôt de se détacher de cette angoisse terrestre qui nous pousse continuellement à occuper notre temps à des futilités, même si ces dernières sont considérées comme des valeurs premières de notre monde. Je prendrai comme exemple la réussite sociale, l'enrichissement personnel, la gloire. Se recentrer sur soi, atteindre cette vacuité, c'est au contraire prendre conscience de ce que nous sommes en tant qu'êtres. Prendre enfin notre dimension d'être humain. Arrêter de croire que notre vie se limite à ce que nous vivons au quotidien, prendre conscience que nous appartenons à un tout. Être en communion avec la nature et le monde en général. Accepter la temporalité de toute chose, c'est s'ouvrir sur une autre dimension, rentrer dans une démarche spirituelle. Nous sommes sur Terre pour progresser, nous avons un chemin de vie à parcourir et ce chemin est bien plus important que l'étourdissement que notre société en mal de vitesse nous impose.

— Dans ce cas, vous devez apprécier de revenir en Auvergne pour vous ressourcer. La nature est vraiment belle avec sa chaîne des Puys, ses lacs. Je suis très attachée à ces paysages. Dans le Cantal, ils s'étendent à perte de vue. Les vallées se dessinent, les cimes des montagnes sont enneigées encore très tardivement dans la saison. Les vaches de race Salers forment un paysage bucolique et apaisant. Il est par contre regrettable que notre économie locale souffre autant.

— Je vous l'accorde, approuve-t-il, à l'instant où le train s'arrête en gare de Vichy. L'Auvergne, et particulièrement le

Cantal, est en perte de vitesse. La démographie de votre département est en baisse. Relancer l'économie dans un département rural enclavé semble une opération des plus périlleuses.

— Bien sûr, mais il me semble qu'une autre de nos difficultés provient du manque de volonté de nous en sortir. Nous acceptons cette situation avec fatalité. Ne serait-ce que par instinct de survie nous devrions réaliser une démarche collective pour lutter contre nos maux. Ceux-ci sont identifiés, par conséquent ils doivent pouvoir être combattus, avec une volonté commune, et des actions ciblées.

— Vous êtes dure dans votre analyse, mais peut-être avez-vous raison. Je ne connais pas suffisamment ce département pour pouvoir me prononcer à ce sujet.

Le train se remet à rouler.